Grenfell, G.
Pam
Biog

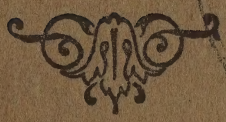
Les Cahiers Missionnaires
N° 11

GEORGE GRENFELL

Missionnaire au Congo
(1849-1906)

PAR

F. FAURE
Missionnaire



MISSIONARY RESEARCH
LIBRARY
NEW YORK CITY

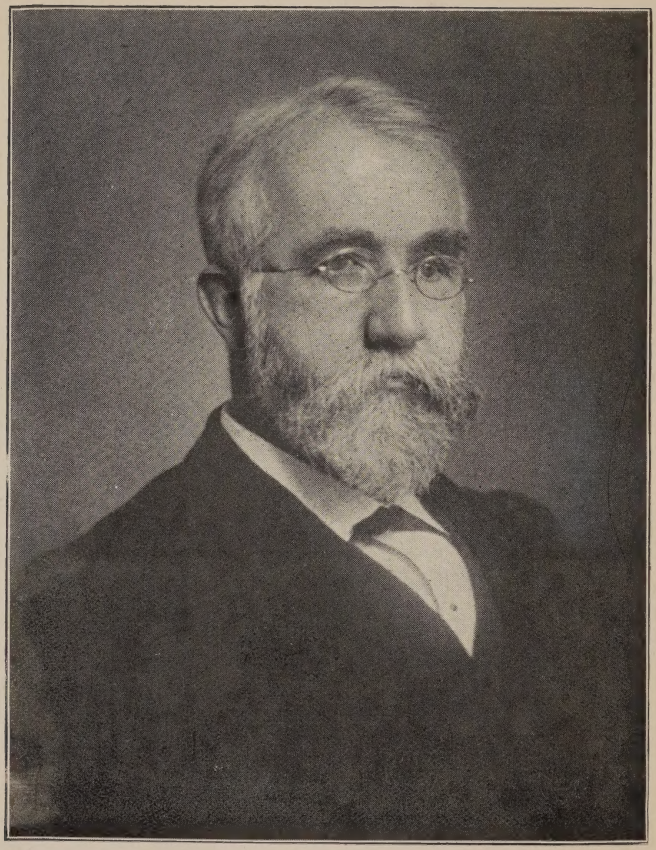
PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, Boulevard Arago (XIV')
—
1928

Prix : 3 francs.

BASSIN DU CONGO
Echelle
200 K
400 K
15
20
25
0
5
Upoto
Congo F.
Monsembi
Loulongo r.
Basoko
Aruwimi r.
Lindi r.
Yalemba
Yakusu
Stanley Falls
Sangha r.
Oubangui r.
Ikelemba r.
Kaemba r.
Equateur
Ruki r.
AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE
Lukoléla
LAC LÉOPOLD
CONGO BELGE
Wayika
Congo F.
Bolobo
Kwa r.
Kasaï r.
Lomami r.
Brazzaville
Kwango r.
Kinchassa
Stanley Pool
Nyangwé
Thysville
Wethen
Congo Fl.
Ch. de Fer.
Banana
Boma
Kimpese
Matadi
Kibokolo
S. Salvador
Kasaï r.
Louaiaba f.
ANGOLA
OCÉAN ATLANTIQUE

GEORGE GRENFELL

Missionnaire au Congo (1849-1906)



GEORGE GRENFELL
Missionnaire au Congo

Les Cahiers Missionnaires
N° 11

GEORGE GRENFELL

Missionnaire au Congo
(1849-1906)

PAR

F. FAURE

Missionnaire

PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, Boulevard Arago (XIV^e^)

1928

Toutes choses sont possibles à celui qui croit...

I

Enfance — Le Cameroun Le Congo (1849-1883)

La famille.

George Grenfell naquît en 1849, à Sancreed, petit village situé près de l'extrême pointe ouest de l'Angleterre, en Cornouailles, dans une famille d'agriculteurs appartenant à l'Eglise anglicane. Sa première enfance fut donc bercée au son des grandes vagues de l'Atlantique venant se briser après leur longue course sur les rochers de la côte, et aux tumultes des tempêtes s'acharnant sur ces rivages aux inébranlables fondements. Sancreed et Penzance furent la vraie patrie de Grenfell et bien souvent il y revint pour y prendre quelques semaines de vacances.

Birmingham.

Lorsque le petit George eut atteint sa 3e année, sa famille décida de quitter le village et d'aller s'établir à Birmingham, la métropole du Midland. George Grenfell alla à l'école, et suivit les diverses classes en

compagnie de ses frères et sœurs. Il assistait aussi avec ses parents aux services de l'Eglise anglicane et allait à l'Ecole du dimanche. Mais vers l'âge de 11 ans, rebuté par les brimades dont son jeune frère était l'objet, il quitta cette école pour se joindre à une Ecole du dimanche baptiste.

Dès lors, Grenfell s'attacha à cette église dont il devint régulièrement membre. Vers l'âge de 15 ans, il quitta l'école et entra en apprentissage dans un atelier de construction de machines, où il travailla plusieurs années, comme ouvrier. Pendant ce temps, sous l'influence de son pasteur et d'un remarquable moniteur de l'Ecole du Dimanche, la foi de Grenfell s'affermit et se précisa. Il était entouré, à ce moment, de quelques jeunes gens à fortes convictions dont l'amitié et la piété eurent sur le développement de son âme une heureuse influence. L'un d'eux, Joseph Hawkes, devint son grand ami et plus tard son beau-frère.

Vocation.

De bonne heure Grenfell porta son attention sur les choses missionnaires. Livingstone fit sur lui une profonde impression. Il lut ses livres. L'Eglise baptiste de Birmingham s'occupait des œuvres de la Société missionnaire de l'Eglise baptiste, et à l'âge de 23 ans, Grenfell devint Directeur du *Journal missionnaire* édité par la *Société missionnaire baptiste des jeunes gens* de Birmingham. Son devoir de Direc-

teur le poussa à étudier les questions missionnaires et il voulut s'entourer de toutes les informations nécessaires. Souvent, avec les jeunes gens de cette Société, il organisa des réunions d'études des Missions, au cours desquelles on invitait les personnalités marquantes du monde missionnaire. Même, un jour, ils s'adressèrent à l'Evêque catholique de Birmingham et lui demandèrent de prendre part à une de leurs soirées. Nous ne sommes pas étonnés d'apprendre que, malgré leur démarche renouvelée, ils n'obtinrent aucune réponse du prélat. Grenfell suivait aussi des cours du soir institués par son pasteur, et continua ainsi à s'instruire pendant plusieurs années. Enfin, lorsque le travail de Dieu fut accompli dans son âme, Grenfell fit part de sa résolution de devenir missionnaire.

Au collège de Bristol.

Son pasteur et son église répondirent à son attente et il fut décidé que le jeune homme, alors âgé de 24 ans, entrerait au collège baptiste de Bristol pour y acquérir un indispensable supplément d'instruction. Ce fut un peu dur pour lui de se remettre, à son âge, sur les bancs de l'école. Cependant il se mit avec courage à l'étude et son court passage au collège lui valut, en plus d'un peu de science théologique laborieusement acquise, une vue plus claire de la tâche qu'il se proposait. Il présenta à la *Société des Missions Baptistes* une demande pour entrer dans un de ses champs

de travail, et bientôt il eut la joie d'apprendre qu'il était désigné pour la Mission du Cameroun. Précisément il y avait, à ce moment, en repos en Angleterre l'apôtre du Cameroun, Alfred Saker. En novembre 1874, le vétéran et la jeune recrue s'embarquaient pour l'Afrique, emmenant avec eux un bateau de rivière pour le service de la Mission au Cameroun.

Au Cameroun.

Ce pays était alors le seul champ de travail africain de la *Société des Missions Baptistes.*

Cette Mission du Cameroun avait été commencée au moment où le Gouvernement anglais décréta l'abolition de l'esclavage. D'anciens esclaves de la Jamaïque, devenus chrétiens, commencèrent l'œuvre dans des conditions très difficiles pour eux. En 1840 la Société baptiste prit la direction de ce travail et envoya un pasteur et un médecin qui se fixèrent dans l'île de Fernando-Po. A leur premier retour en Angleterre, ils racontèrent les difficultés et les espérances de leur œuvre, et rencontrèrent Alfred Saker, alors âgé de 30 ans, et sa femme. Tous deux furent saisis par l'esprit missionnaire, s'offrirent à la Direction de la Société, partirent et, passant par la Jamaïque, arrivèrent à Fernando-Po en 1844. Saker devait y travailler plus de 30 ans. Il est impossible de retracer ici l'histoire merveilleuse de cet homme, le père de la Mission du Cameroun. Disons simplement que peu après son arrivée dans l'île, il décida de se fixer sur la terre

ferme, sur les bords du Wuri, à l'endroit où s'est construite la ville de Douala, au milieu de la peuplade de ce nom.

Grenfell s'embarqua donc, en compagnie de Saker, en janvier 1875.

Premiers travaux.

Aussitôt arrivé, le jeune missionnaire se mit au travail. L'anglais était, à ce moment, la seule langue européenne un peu connue à la Côte ; cette circonstance permit à Grenfell de s'occuper immédiatement d'éducation. Il était enthousiaste de ce pays du Cameroun, de la magnifique forêt vierge, des fleuves, de la mer, des indigènes, et ses premières lettres reflètent une joie intense. Il était moins enthousiaste des nombreux insectes qui infestaient la maison et les alentours. Le 2 février il écrivait : « Je n'ai encore vu qu'un seul moustique et il était en train de se suicider dans le pot à beurre. » Et son biographe d'ajouter : « Il en vit quelques autres dans la suite, qui n'étaient en aucune manière fatigués de vivre. »

Les travaux à l'école, à la chapelle, les transactions avec les indigènes, pour se procurer des matériaux ou de la nourriture, transactions sans monnaie, prenaient son temps, ainsi que l'étude de la langue et des mœurs. La polygamie et l'esclavage régnaient dans la société païenne; et l'Eglise, à grand'peine, prenait pied. Il y en avait pourtant déjà une, et un pasteur dont

Grenfell dit qu'il était esclave et qu'il remettait à son maître une partie de son salaire de pasteur. « C'était un brave homme, dont le niveau intellectuel « n'était pas très élevé, mais bien instruit des vérités « chrétiennes, ni orgueilleux, ni arrogant, comme le « sont souvent les noirs, un homme honnête et « droit. »

Grenfell enseigna aux jeunes gens les divers arts qu'il avait eu le bonheur d'apprendre à Birmingham: menuiserie, charpente, forge, maçonnerie, etc... Et comme il avait apporté aussi des médicaments, bientôt sa réputation de médecin fut établie.

L'intérieur.

Cette œuvre de la côte du Cameroun se poursuivait parmi les Doualas. Mais derrière cette peuplade qui ne comportait que quelques milliers d'individus, il y en avait d'autres, parlant d'autres langues et appartenant à d'autres groupes de peuples. La guerre régnait généralement d'un peuple à l'autre, la guerre dont le but était la capture des esclaves. Mais ces peuples de l'intérieur, sans contact avec la civilisation européenne, malgré leur barbarie, attiraient les missionnaires et partout, sur les côtes d'Afrique, des chemins vers l'intérieur étaient cherchés. Déjà les missionnaires bâlois de la Côte d'Or avaient pénétré quelque peu et fondé quelques stations à l'intérieur, stations qui leur donnaient plus de joie par leurs résultats que celles de la Côte. Les puissances euro-

péennes aussi cherchaient des voies de pénétration pour établir leur domination, au moins nominale, sur les vastes contrées de l'intérieur.

Exploration.

Les missionnaires du Cameroun se mirent donc à explorer les rivières côtières, qu'on appelle maintenant le Wuri et la Sanaga, ainsi que leurs affluents et firent connaissance de quelques autres peuples habitant leurs rives, les Abo, les Dibamba. Ils ne purent aller bien loin, les rivières devenant impraticables ou bien les habitants refusant de les laisser passer. Pourtant leur œuvre ne fut pas vaine. L'Evangile était annoncé, le travail de préparation commencé. Partout, Grenfell rencontrait l'esclavage, la cruauté, le fétichisme ; l'urgence de la fondation de stations et de l'ouverture d'écoles était extrême. Cependant une deuxième station avait été fondée à Victoria, sur le bord de la mer, au pied même de la montagne du Cameroun (4.000 m.).

Retour en Angleterre. Mariage.

Toutes ces pensées agitaient le cœur et l'esprit des missionnaires et ils ne pouvaient s'empêcher de faire des plans de pénétration, lorsque la santé de Grenfell parut s'altérer et Saker, le vétéran, renvoya le jeune homme en Angleterre, excellente précaution d'un homme sage. Grenfell partit donc à la fin de

l'année. Sa santé n'était pas ruinée, et quelques mois suffirent à la rétablir. Il se maria avec la sœur de son ami Hawkes. Et M. et Mme Grenfell se réembarquèrent en février 1876.

Mort de Mme Grenfell.

Tous deux reprirent l'œuvre avec ardeur. Mme Grenfell groupait autour d'elle quelques fillettes. Mais le missionnaire de Victoria mourut et Grenfell eut alors une double charge. Saker lui-même préparait son départ pour l'Europe. Dès le début de 1877, le deuil vint frapper à la porte de Grenfell. Mme Grenfell lui fut enlevée. Une mauvaise dysenterie suivie d'un accident et d'une fièvre puerpérale eurent raison de la vaillante femme. Voilà donc ce pauvre Grenfell seul et désolé. Le travail le reprit et l'absorba et un collègue lui fut adjoint en la personne du Rev. Comber qui devait devenir son ami et un précieux compagnon de ses travaux et de ses voyages. Ils reprirent ensemble l'exploration méthodique du pays et essayèrent de jeter les fondements d'une nouvelle station à un endroit qu'ils appelaient Bakunda.

Nouvel appel.

Mais Dieu avait d'autres vues sur les deux missionnaires. Ils avaient fait leur apprentissage de missionnaires africains. Ils étaient prêts pour commencer une œuvre plus difficile encore et plus compliquée.

En janvier 1878, Grenfell et Comber reçurent de la Direction de leur Société l'ordre de partir pour le fleuve Congo et de s'y livrer à une expédition d'exploration missionnaire. Ils devaient laisser cette œuvre du Cameroun à d'autres ouvriers. Bien qu'il leur en coûtât de partir de ce pays et de cette station auxquels ils s'étaient attachés, le sentiment qu'ils allaient ouvrir un nouveau champ de travail, et que grâce à leurs efforts l'Evangile se propagerait à l'intérieur de l'Afrique, les comblait de joie, et quelques jours plus tard ils s'embarquaient sur un bateau allant vers le Sud.

Le voyage de Stanley.

La décision de la *Société des Missions Baptistes* de commencer une œuvre dans le bassin du Congo avait été prise à la suite de l'émotion causée par le voyage de Stanley et de l'offre de mille livres sterling faite par un chrétien, M. Arthington, pour parer aux premiers frais.

En septembre 1877 arrivait en Europe la nouvelle que M. Henry Stanley, qui était parti de Zanzibar sur la côte orientale, avait traversé le continent et suivi le cours d'un fleuve qui se trouva être le même que le Loualaba au sujet duquel les géographes étaient en discussion et près des sources duquel était mort Livingstone. La découverte de cet immense fleuve aux nombreux affluents, dont le bassin couvre une grande partie de l'Afrique centrale, était d'importance, et

chacun pensa immédiatement à en tirer parti, les gouvernements pour établir leur autorité et étendre leurs possessions, tandis que les missionnaires virent là la grande route de pénétration vers l'intérieur. L'embouchure du Congo était connue depuis le XV^e^ siècle, et fréquentée par les négriers de toutes nations, dont les bateaux pénétraient jusqu'à 200 milles de la côte. Puis le cours du fleuve était coupé de rapides infranchissables. A la fin du XVI^e^ siècle, les Portugais avaient essayé de gagner le haut fleuve par terre, et ils étaient entrés en contact avec un peuple indigène, les Bakongo.

Le Royaume de Congo.

Les relations furent établies assez facilement : les Bakongo devinrent des courtiers en esclaves et les Portugais avaient tout intérêt à les ménager. Ils reconnurent le « Royaume de Congo » et le roi prit le nom de Don Pedro. Il y eut plusieurs rois de ce nom. L'un d'eux fut élevé au Portugal. Des ambassades furent envoyées de part et d'autre et des prêtres s'installèrent à la capitale qui prit le nom de San Salvador. Les relations du temps racontent comment ces braves Bakongo se convertirent rapidement à la religion caholique, comment une grande cathédrale en maçonnerie fut construite, comment même des prêtres indigènes furent ordonnés. Cette belle floraison du catholicisme dura un siècle. Mais lorsque la capitale de la colonie portugaise fut transportée à

St-Paul-de-Loanda, avec les soldats, les officiers, les commerçants, le paganisme releva la tête, la barbarie aussi. La cathédrale tomba en ruines, symbole d'une ruine morale et religieuse plus grande encore. La christianisation n'avait été que superficielle : le cœur du peuple était inchangé, une apparence de conversion couvrait un paganisme latent, la christianisation n'avait été qu'une pauvre catholicisation. Depuis 250 ans il n'y avait plus de prêtres, plus de culte, plus de morale chrétienne ; c'était l'abandon, le recul, la défaite.

L'échec ne pouvait être définitif. Aussi M. Arthington pensa que cette pauvre ville de San Salvador pouvait servir de base à une grande œuvre. Il pensait qu'elle était sur la route à établir pour réunir le bas fleuve au bief navigable plus en amont, de l'autre côté des rapides. Ainsi San Salvador serait la base de l'activité missionnaire future, et les mille livres qu'il offrait devaient servir à établir cette base. L'idée était excellente, et la *Société des Missions Baptistes* s'empressa de l'adopter et d'en assurer l'exécution.

C'est ainsi que Grenfell et Comber, partis du Cameroun sur le steamer « *Elmina* », arrivèrent à l'embouchure du Congo, à Banane, quelques jours après, en janvier 1878.

Le Congo.

Le bateau les laissa à Banane, petit village où trois maisons de commerce, une française, une hollan-

daise, une portugaise, représentaient l'Europe. Grenfell et Comber ne parlaient ni français, ni hollandais, ni portugais. Heureusement un médecin anglais au service de la maison hollandaise avait été autrefois au Cameroun. Ils renouèrent connaissance, et bientôt la maison de commerce hollandaise mettait un bateau à leur disposition pour remonter le fleuve. Après 3 jours de navigation, le courant devint très violent, et il fallut s'arrêter au village de Musuko où se trouvait une factorerie hollandaise. C'était le point de départ des caravanes pour l'intérieur, par San Salvador, situé à environ 8 jours de marche. Mais la grande saison des pluies était à son début, rendant le voyage à peu près impossible. Les missionnaires se contentèrent d'écrire une lettre à Don Pedro V, le roi du Congo, pour lui demander d'envoyer des porteurs les chercher à Musuko, au moment de la saison sèche. Puis, Grenfell et Comber retournèrent à Banane et de là au Cameroun. Leur absence avait duré un peu plus d'un mois.

Ils reprirent leurs travaux d'exploration et d'évangélisation, tout en pensant à l'expédition prochaine au Congo.

San Salvador.

Le 28 juin 1878, nouveau départ pour le Congo, où ils arrivèrent le 4 juillet. Immédiatement ils partirent pour Musuko, mais ils n'y trouvèrent pas les porteurs demandés au Roi. Impatients, ils recrutèrent 35 por-

teurs et se mirent en marche, avec environ 10 indigènes venus avec eux du Cameroun, comprenant un interprète portugais, un ou deux évangélistes, un ou deux charpentiers, un cuisinier, des domestiques. Trois jours après leur départ, ils rencontrèrent les 50 porteurs que le Roi Don Pedro V leur envoyait. Avec joie ils continuèrent leur voyage et franchirent le reste des 100 milles qui séparent Musuko de San Salvador. Il leur fallut 8 jours pour cela. Ils furent parfaitement reçus par le roi, malgré la présence d'un père Jésuite venu d'Ambrize pour « baptiser et marier ». C'est dehors, devant la porte de son palais (?) que le roi les reçut. L'interprète portugais, à genoux, et avec force révérences, présenta ses hôtes européens; ceux-ci, se découvrant, s'approchèrent, et après que le roi leur eut tendu la main, des chaises furent apportées pour les deux Anglais, et la conversation commença. Grenfell et Comber furent heureux d'apprendre, que, malgré la présence et les efforts des Jésuites, le désir du roi de posséder des missionnaires protestants n'était en rien diminué, et il s'engageait à les protéger et à faciliter leur tâche. Mais l'expédition n'avait pas San Salvador pour but. Elle devait gagner Stanley-Pool. Aussi, après trois semaines de repos, de conversation, d'évangélisation, les deux missionnaires reprenaient la route avec leur caravane.

Le chemin du Pool fermé.

Après une marche de quatre jours, ils arrivèrent à Makuta et furent fort bien reçus par le roi et ses chefs. Mais si le roi leur permit de venir jusqu'à lui, il ne voulut pas leur permettre d'aller plus loin. Quelles raisons donna-t-il ? Apparemment, il pensait que l'expédition avait le commerce pour objet, aussi ne voulut-il pas permettre les transactions directes des Blancs avec les peuples de l'intérieur. Les missionnaires ne pouvaient gagner Stanley-Pool par cette voie. Ils se replièrent donc sur San Salvador et Musuko, bien déterminés pourtant à faire de San Salvador la base de la future Mission du Congo.

Il fut alors décidé que Comber irait directement en Angleterre pour rendre compte de l'expédition et arrêter avec les Directeurs la marche à suivre, et que Grenfell, en attendant les décisions, retournerait au Cameroun.

Nouveau séjour au Cameroun.

De retour dans son ancien champ de Mission, Grenfell reprit ses explorations missionnaires. Deux projets étaient alors débattus au Conseil de la Société baptiste de Londres. Le premier était de conserver le Cameroun comme seul champ de Mission, et de partir du Cameroun pour évangéliser le centre de l'Afrique, en établissant une chaîne de stations missionnaires allant de l'Ouest à l'Est et gagnant l'intérieur.

Le second projet consistait, sans abandonner le Cameroun, à choisir la nouvelle voie découverte par Stanley, le fleuve Congo, pour pénétrer dans l'Afrique Centrale. Ce fut ce deuxième projet qui fut adopté avec raison, car les voies navigables formées par le Congo et ses affluents mesurent plusieurs milliers de kilomètres. D'autres Sociétés de Mission d'ailleurs avaient décidé de commencer une œuvre dans ce vaste bassin, en particulier la *Livingstone Inland Mission* qui, à peu près au même moment, envoyait des missionnaires pour établir une chaîne de stations le long du fleuve Congo, dans les régions des rapides.

Au cours de son séjour au Cameroun, Grenfell épousa Rose-Patience Edgerley, d'origine africaine, et tous deux reprirent le chemin du Congo.

Nouvelle voie.

Pendant le séjour de Grenfell au Cameroun, Comber était revenu, lui aussi, au Congo vers la fin de 1880 et avait essayé sans succès de vaincre l'hostilité du roi de Makuta. Il fut même blessé dans une altercation et résolut alors de chercher un nouveau chemin. Pendant ce temps, d'autres missionnaires, Bentley et Crudgington étaient arrivés au Pool (1881) en suivant la rive nord du Congo. Et Grenfell alors fut appelé à fonder des stations pour jalonner cette route. Ainsi, Musuko, Wangawanga, Isangila, Manyanga furent projetées ou fondées réellement. Toutes n'ont pas été maintenues lorsque le chemin de fer fut construit.

Retour en Angleterre. Le « Peace ».

Il était évident que Stanley-Pool n'était pas le but à atteindre, mais devait devenir la base d'un développement formidable de l'œuvre missionnaire dans le bassin supérieur du Congo et de ses affluents. Aussitôt que possible il fallait donc avoir au Pool même un bateau à vapeur et des ateliers de réparation. Aussi à la fin de 1881 Grenfell rentra-t-il en Angleterre pour commander un bateau, donner des indications sur sa construction et surveiller le travail. M. Arthington fournit les moyens.

Le bateau, nommé « Peace », « La Paix », fut construit en acier, à Londres, et fit l'admiration des connaisseurs. Il pouvait charger 6 tonnes, il avait 23 mètres de long et pouvait passer même avec 0 m. 50 de profondeur d'eau. Puis, le bateau fut démonté en 800 pièces soigneusement emballées et numérotées ; ces caisses furent alors expédiées pour être chargées à Liverpool sur un paquebot. A la fin de janvier 1882 Grenfell et Doke accompagnés d'un grand nombre de porteurs recrutés sur la côte, débarquèrent à Musuko accompagnés du « Peace ».

Ce ne fut pas une petite affaire que de transporter ces 800 charges, à dos d'homme, dans une région montagneuse, sans chemin, à travers des populations souvent hostiles, et sur une distance de près de 400 km. Ce ne fut que vers septembre 1883, que le bateau, en morceaux, arriva à Stanley-Pool et immédiatement Grenfell commença à le reconstruire.

La station de Stanley-Pool, nommée d'abord « Arthington » (1), avait été fondée en 1882. Et ce ne fut guère qu'en 1884 que le « Peace » put enfin être lancé sur le Congo. Combien d'efforts, de patience et de fatigues, ce bateau avait coûtés à Grenfell et à ses aides ! Mais maintenant voilà la Mission du Congo à pied d'œuvre. Avec ce bateau il sera possible d'atteindre le haut fleuve et de parcourir tous les affluents. Quelles belles perspectives s'ouvrent devant cette poignée de missionnaires...

(1) Son nom actuel est Kinshassa.

II

Explorations et établissements sur le Congo (1884-1890)

Livingstone, Stanley, les Arabes.

Le monde civilisé tout entier fut profondément remué par les révélations de Livingstone sur le commerce des esclaves par les Arabes en Afrique Centrale. Quand on lit les extraits du journal de route de Livingstone, il semble que l'horreur n'a pu être dépassée, et les souffrances des nègres soumis à la chasse aux esclaves font saigner le cœur de tout être humain. Stanley, pendant son voyage de Zanzibar à l'embouchure du Congo, observa dans d'autres régions les mêmes détresses, et ses révélations soulevèrent l'opinion. Voici ce que vit Grenfell lui-même:

« Pendant des siècles, le trafic organisé des esclaves
« a été général dans le Congo. De l'intérieur, on les
« faisait descendre par troupes le long des affluents
« jusque sur le fleuve où les uns étaient vendus pour
« servir de nourriture aux Bangalas cannibales, les
« autres transportés jusqu'au Stanley-Pool et reven-
« dus le plus souvent à des Blancs. Des cargaisons de

« ces esclaves du Congo partaient pour le Brésil,
« Cuba, Porto-Rico. C'est seulement au milieu du
« siècle dernier que ce commerce inhumain fut
« arrêté par les croiseurs anglais. Grenfell arriva
« quand il battait encore son plein.

« Un après-midi, il remarqua, montant à l'horizon,
« des colonnes de fumée dense qu'il crut d'abord
« provenir d'un feu d'herbes sèches ou de broussail-
« les. Mais, au milieu de la nuit, le silence de la
« rivière fut rompu par des bruits de pagaies et des
« cris humains déchirants. Le « Peace » fut bientôt
« entouré de fuyards terrifiés essayant d'échapper
« aux pillards arabes, chasseurs d'esclaves et
« d'ivoire. Pendant que Grenfell parlait à ces fugi-
« tifs frappés de panique, la rivière s'encombra de
« débris de toutes sortes: toits de huttes, lits, sièges,
« calebasses, filets de pêche, cordes et autres épaves
« venant de leurs villages en feu. Le lendemain matin,
« il leva l'ancre et partit pour ne trouver que ruines
« fumantes aux lieux où quelques heures auparavant
« s'élevaient des villages prospères. Quelques survi-
« vants erraient dans leurs jardins détruits, se lamen-
« tant : « Il ne nous reste rien, rien. Nos maisons
« sont brûlées, nos plantations ravagées, nos femmes
« et nos enfants enlevés. » La large vallée située
« entre le Congo et le cours d'eau parallèle, le
« Lomani, avait été entièrement dévastée et vidée de
« ses habitants. Dix mille personnes avaient été
« tuées, capturées ou forcées à la fuite par ces Ara-
« bes aux longues barbes et au teint clair, sous la

« conduite du fameux Tippoo Tib, ou par des noirs « Manyéma que les Arabes avaient précédemment « décimés, puis forcés à lutter contre leurs propres « frères. Les habitants de tous les villages, que « Grenfell visita l'un après l'autre, restaient près de « leurs pirogues chargées de provisions et d'ustensi- « les, prêts à fuir à la moindre alerte. Toute la popu- « lation terrifiée dormait dans les pirogues de peur « d'un raid nocturne, retournant à terre dans la jour- « née en laissant une ou deux pirogues en sentinelle « sur la rivière. En un seul jour Grenfell compta la « fumée de 27 villages en flammes et, mesurant ainsi « la cruauté des chasseurs d'esclaves, il fut rempli « d'indignation contre l'iniquité de ce trafic. Il parle « des coupables comme des plus impitoyables brigands « de tous les temps et déclare que la plus élémen- « taire humanité demande qu'il soit fait quelque « chose contre un fléau dont il est impossible d'enle- « ver l'amertume.

« A Stanley-Falls il rencontre Tippoo Tib ayant « sous ses ordres une troupe de mille hommes, et qui « se vantait d'en avoir bientôt à sa disposition trois « fois plus avec lesquels il couvrirait le pays vers « l'Ouest et conquerrait tout le Congo jusqu'à la Côte « pour son Seigneur et maître le Sultan de « Zanzibar » (1).

(1) *George Grenfell, pioneer in Congo*, by H. L. Hemmens.

L'association internationale. L'Etat du Congo.

L'opinion publique de tous les peuples civilisés réclamait des grandes puissances des mesures efficaces et immédiates. Mais ces grandes puissances étaient rivales et jalouses. En 1874 le roi d'une petite puissance non coloniale, Léopold II de Belgique, convoqua à Bruxelles, pour étudier la question, une grande Conférence auxquelles 14 puissances prirent part. Et le résultat des délibérations fut la création d'une *Association Internationale* dont les buts bien définis étaient : 1° abolir la traite des esclaves ; 2° protéger les missions chrétiennes et empêcher leurs rivalités ; 3° préparer un vaste pays où le commerce de toutes les nations pourrait s'exercer librement. Stanley fut envoyé sur place pour organiser des postes depuis la côte jusque sur le Haut Congo, postes dépendant de l'Association, mais dans lesquels pouvaient être employés des officiers et des agents civils de toutes les Nations. Dès 1879, plusieurs de ces postes furent fondés. En 1884, à la Conférence de Berlin, l'Association internationale fut dissoute et *l'Etat Indépendant du Congo* fut reconnu, avec le roi Léopold de Belgique comme souverain. Désormais ce roi Léopold fut le seul maître du Congo, sans aucun contrôle, ni de la part de la Belgique, ni de la part des puissances européennes. A sa mort, l'Etat du Congo devint colonie belge.

Grenfell, explorateur missionnaire.

Le « Peace » fut donc lancé en 1884. La station de Stanley-Pool était fondée depuis deux ans. Il s'agissait maintenant de procéder à une large exploration de tout le bassin du Congo et de ses affluents pour faire un plan général d'occupation missionnaire. Le Comité directeur de la *Société des Missions baptistes*, dans un magnifique élan de foi et de charité, écrivait : « Notre décision est de fonder dix stations entre Stanley-Pool et Stanley-Falls, à environ 100 milles les unes des autres. Vous choisirez les emplacements de ces stations aux environs des embouchures des grandes rivières, et de façon que ces stations soient des points d'atterrissage pour le « Peace » dans ses voyages.

Le premier grand voyage commença le 7 juillet 1884. Grenfell, Comber, un Administrateur de l'Association Internationale et 8 garçons de l'école prirent place à bord du petit bateau. Ces derniers avaient la charge d'approvisionner le foyer de bois à brûler. En effet, il était impossible de se procurer du charbon et le chauffage au bois s'imposait, exigeant pour le ravitaillement de longues stations qui allongeaient ainsi la durée du voyage.

Le Kwa et le Kwango.

Deux jours après leur départ, ils arrivèrent à l'embouchure du Kwa, le plus en aval et l'un des plus

grands affluents du Congo. La curiosité poussa les explorateurs à pénétrer dans cette grande rivière encore inconnue. A cinquante milles de l'embouchure, apparut toute une suite de petits villages assez rapprochés les uns des autres, et, non sans surprise, Grenfell apprit que tous ces villages étaient commandés par une femme. La cheffesse reçut les Européens sans aucune cérémonie, et elle donna l'impression d'être un esprit supérieur, énergique et plein de ressources. Puis, le bateau arriva à l'embouchure du Kwango, affluent du Kwa. Là, les huttes n'étaient plus quadrangulaires, mais rondes ; on entrait dans un groupement ethnique, tout différent de ceux déjà connus. Grenfell se promit de revenir explorer ce Kwa, ce Kwango, et de fonder là une station missionnaire. Le « Peace » redescendit cette belle rivière, gagna le grand fleuve et continua son voyage en amont.

Les Bobangis. Bolobo.

Puis, le « Peace » arriva à un endroit nommé Bolobo, sur la rive sud du Congo. Les Bobangis habitaient cette région dans des villages nombreux et disséminés. Les explorateurs arrivèrent au moment où la femme du roi venait de mourir.

« Les Bobangis formaient dans l'esprit de Gren-
« fell un tableau grossier et repoussant. Il dressa une
« liste de leurs caractères et de leurs habitudes.
« Comme sa visite coïncida avec la mort de la femme

« de leur chef, il est probable qu'il vit les choses sous « leur pire aspect. Peut-être ce fut bien ainsi. Peu « d'années après il les vit sous un meilleur jour. « L'ivrognerie, l'immoralité et la cruauté étaient « sans freins et conduisaient à d'innombrables vices. « Au moment où Grenfell et Comber passaient à « Bolobo, les cérémonies funèbres battaient leur « plein. Les femmes, portant chacune un collier de « 25 à 30 livres, dansaient au roulement des tam- « bours. Les rues étaient remplies de gens en quête « de plaisir. Au bout de cinq jours de boisson et de sen- « sualité, les choses atteignirent leur comble par le « sacrifice de quatre esclaves achetés dans ce but. Pen- « dant la visite des missionnaires un accord concer- « nant le prix des vivres entre les Bobangis et une tribu « voisine fut scellé de la manière suivante : un grand « trou fut creusé dans le sol à la limite des deux « tribus. Un esclave, bras et jambes brisés, y fut jeté « et abandonné pour y mourir de faim. Il y avait « étonnamment peu d'enfants dans cette région. Ces « Bobangis, comme d'autres tribus, maintenaient « leur population par l'achat d'esclaves.

« Par contraste, une tribu voisine, les Banamu, « était plus timide. Les femmes et les enfants « fuyaient souvent précipitamment à l'arrivée des « Blancs. En particulier, une jeune femme montrait « les dents, comme un animal, quand il leur arrivait « de lancer un regard de son côté. Un trait distinctif « de l'architecture était la construction des maisons « en rangées de 4 ou 6 sous le même toit. Beaucoup

« étaient ornées de têtes humaines, alors que les crâ-
« nes d'hippopotames entouraient le pied des arbres.
« La densité relative de la population de ce district et
« la bonne volonté des gens convainquirent Grenfell
« qu'une station missionnaire devait être fondée là au
« plus tôt » (1).

Lukolela. L'Oubanghi.

Puis le « Peace » arriva à Lukolela; là, le Congo s'élargit, et une rive peut à peine être aperçue de l'autre rive. Des mesures furent prises pour la fondation d'une station.

A une faible distance en amont de Lukolela, Grenfell fut étonné de constater dans le fleuve des eaux de deux couleurs différentes qui, à la longue, finissaient par se mélanger. Les unes était d'un brun foncé, les autres couleur café léger. Ces eaux plus claires venaient de la rivière Oubanghi dont le cours devait être révélé au monde par Grenfell à la suite d'un autre voyage. Ce phénomène fut observé plusieurs fois, et marquait toujours la découverte d'un nouveau grand affluent du Congo.

A mesure que les voyageurs pénétraient plus avant, il semblait à Grenfell que les peuples étaient de plus en plus primitifs et sauvages. Vers l'embouchure du Ruki, ces pauvres gens étaient presque nus, portant seulement quelques misérables peaux de

(1) *Ouv. cit.*

singes. Comme armes, ils n'avaient que des lances ou des javelots, quelquefois des flèches ou de longs couteaux. Leur cruauté était extrême.

« Entre autres coutumes cruelles, on peut citer celle « de libérer un prisonnier, de le laisser partir, puis « de le chasser avec des lances, des arcs et des flèches « jusqu'à ce que, atteint par les uns ou par les autres, « il s'abatte. A l'occasion de la mort d'un chef on « sacrifiait une série d'esclaves » (1).

Les Bangalas.

Ce peuple occupait la rive droite du Congo. Plus sauvages encore que les autres, plus bruyants et remuants, les Bangalas menacèrent les voyageurs qui coururent des dangers.

« Un jour que les missionnaires du « Peace » « étaient allés à terre, ils trouvèrent au retour une « flotille de pirogues entourant le bateau, et leurs « occupants massés sur le pont, à peine tenus en res- « pect par l'équipage. Tout à coup, un matelot fit « résonner le gong. Les cris redoublèrent et on put « craindre une attaque. Il ne fut pas facile de rester « calme et d'empêcher l'équipage de se défendre, en se « voyant attaqué par ces sauvages visiteurs. La sirène « retentit et le bateau commença à remonter le cou- « rant, mais les Bangalas le suivirent. Au moins une « douzaine de pirogues se pressaient aux côtés du

(1) *Ouv. cit.*

« bateau, même quand il fut en pleine vitesse ; un « long moment s'écoula avant qu'on en fut débar- « rassé et que le dernier de ces sauvages avec sa « lance et son couteau eut disparu à l'horizon » (1).

Fin du voyage. Le retour.

Le « Peace » atteignit le point extrême au village du chef Mata Mayiki.

« Comme le bateau jetait l'ancre à 50 mètres de la « rive, une troupe d'hommes armés surgit sur le « bord. Dans leur esprit, ce bateau qui se tenait à « distance et arborait un si étrange pavillon, devait « porter des ennemis. Ils se rappelaient l'étrange « homme blanc, Stanley, qui avait passé sur le fleuve « sept ans auparavant. A ce moment, ils avaient armé « 60 pirogues et s'étaient battus 5 heures. Ils se pré- « paraient à accueillir les visiteurs d'aujourd'hui « avec la même hostilité. Quand ils découvrirent que « le « Peace » avait à bord deux de leurs compatrio- « tes, ils furent fort excités, s'imaginant que les « Blancs les avaient capturés par quelques stra- « tagèmes. Ce ne fut qu'après de longues explications « qu'ils comprirent que ces deux hommes avaient été « sauvés d'une pirogue chavirée et que le bateau « voyageait dans un but pacifique. Alors il fut permis « de s'approcher et de descendre à terre » (2).

(1) *Ouv. cit.*
(2) *Ouv. cit.*

C'était encore loin de *Stanley-Falls*, mais Grenfell était parti depuis quatre semaines, et il fallait décidément penser au retour.

Le « Peace » s'était magnifiquement comporté. Aucune avarie n'était venue retarder la marche. Le bateau avait montré toutes ses qualités. Le retour s'effectua sans incident. La joie remplissait les cœurs de la petite troupe des missionnaires de Stanley-Pool. L'avenir était plein de promesses.

Voyages ultérieurs.

Jusqu'en 1886, Grenfell fit cinq voyages d'exploration, extrêmement intéressants et fructueux comme résultats. Il put faire la carte de ces eaux inconnues, relever le cours du fleuve jusqu'aux chutes dites chutes de Stanley (Stanley-Falls), explorer les affluents et sous-affluents. Certains amis des missions, en Angleterre, lui reprochèrent ces voyages, qu'ils appelaient des « excursions charmantes », l'engageant à se fixer sur une station pour y prêcher l'Evangile. Le Secrétaire de la Société Baptiste laissa crier les mécontents. Il savait bien qu'il fallait, avant d'établir des stations, chercher les populations les plus denses, les mieux disposées, repérer les points stratégiques, faire tout un plan d'ensemble. Ces voyages n'étaient pas toujours des excursions charmantes.

« Il eut un avant-goût des désagréables aventures « qui devaient lui arriver pendant ce voyage dans le « Léfini, le second affluent dans lequel il essaya

« d'entrer. Pendant les cinq jours qu'il mit à l'explorer,
« le « Peace » fut poursuivi par des crocodiles, et
« des indigènes tirèrent sur lui. Une de leurs flèches
« empoisonnées manqua de très peu le Dr Sims, de
« l'Union missionnaire baptiste américaine qui était,
« comme Grenfell, à la recherche d'un champ de
« mission.

« Le « Peace » entra dans ce que Grenfell crut
« être un bras du fleuve, et ce fut seulement après
« avoir parcouru 130 milles qu'il fut convaincu d'être
« sur l'Oubanghi. La marche en avant fut retardée
« par des essaims d'indigènes furieux, revêtus de
« leurs costumes de guerre, ornés de dépouilles
« d'éléphants et de buffles, protégés par des boucliers
« et armés de lances, qui bordaient les rives et entou-
« raient le bateau dans des canots surchargés. Les
« efforts de conciliation furent vains. Ce fut sans
« résultat qu'on expliqua que les Blancs étaient des
« êtres humains comme eux, et non des visiteurs
« malfaisants venus du monde des esprits. On refusa
« des vivres aux voyageurs. La seule ressource,
« cette fois-là, fut de revenir en arrière et d'échapper
« grâce à l'obscurité.

« Pendant son retour vers le fleuve, le « Peace »
« étant à l'ancre, fut dans la nuit tout à coup secoué
« de la poupe à la proue et presque retourné par une
« énorme île de végétation flottante qui descendait
« rapidement le courant. Aussitôt Grenfell comprit
« ce qui arrivait, le bateau fit machine en arrière à
« toute vapeur dans l'espoir de se frayer un passage

« en aval. La lutte inégale dura 2 heures pendant « lesquelles Grenfell s'attendait à chaque instant à « entendre le bateau s'ouvrir sur un tronc immergé « ou à sentir son avant pris dans les branches d'un « arbre. Pour délivrer le « Peace », il fallut que « l'équipage sautât sur l'île avec la scie et la hache « afin de détruire l'entrelacement de racines et de « branches qui serrait sa coque. Le capitaine put « enfin murmurer une prière d'action de grâce pour « la délivrance.

« En rentrant dans le Congo, Grenfell fit la décou- « verte du Ruki, ou Rivière noire, et remonta le « Kalemba. Ici, le trafic consistait en couteaux et lan- « ces fabriqués par des forgerons indigènes. Des « pirogues les transportaient tout près de la côte. « Dans cette région, ils abordèrent et entrèrent dans « une ville curieuse, entourée d'un fossé large de « 4 mètres et profond de 2 mètres, avec une barrière « intérieure en bois haute de 4 mètres. On avait accès « à la ville par 3 simples planchettes conduisant à « trois étroites ouvertures dans la barrière, pouvant « être vite fermées. L'apparition inattendue des « Blancs dans cette réserve bien fermée provoqua « une panique, et, pour la deuxième fois, le Dr Sims « fut à deux doigts de recevoir une flèche empoison- « née tirée par un indigène surpris. Comme ailleurs, « les intentions pacifiques des arrivants parurent « suspectes à ces gens soupçonneux, accoutumés seu- « lement aux surprises hostiles.

« Le type spécial de beauté cultivé dans cette

« région parut à Grenfell plus grotesque et plus « hideux que tout ce qu'il avait rencontré jusque-là. « Il consistait en cicatrices à la face, dont les unes « avaient la forme de petites excroissances de la « grosseur d'un pois, et certains en montraient toute « une rangée le long de leur nez; d'autres fois il y « avait une seule bosse sur la lèvre supérieure suggé- « rant l'idée d'une corne de rhinocéros. Une jeune « fille avait sous chaque œil une protubérance de la « grosseur d'un œuf de pigeon qui l'empêchait de « voir devant elle, à moins de baisser la tête.

« L'admiration que Grenfell avait depuis longtemps « pour l'habileté manuelle des Congolais fut encore « augmentée par ce qu'il vit dans le palais du « chef. C'était un bâtiment de 23 mètres de long « sur plus de 8 de large, dont le toit était supporté « par des pilotis sculptés et ornementés. C'est là « qu'on se réunissait pour les réceptions et pour les « palabres. Parmi les nombreux objets suspendus au « toit, il y avait des filets à pêche de toutes sortes « avec des mailles longues; une souricière en lianes « en forme de trompette, où plus le rat se débattait, « plus il était fortement serré. Dans ce pays, Grenfell « remarqua que les chemins principaux des villages « traversaient un marais et qu'ils étaient bordés de « macabres rangées de crânes humains piqués sur « des bâtons. Du fait que les gens limaient leurs dents « jusqu'à la gencive et qu'ils portaient des colliers de « dents humaines, il reconnut qu'il était entré dans « une région de cannibales où, pour avoir de la

« viande fraîche, chaque village était en perpétuel « état de guerre avec tous les autres villages. Son « séjour fut horrible, car il voyait des corps d'esclaves « préparés pour une fête qu'il était impuissant à « empêcher.

« L'endroit important où il s'arrêta ensuite fut « Upoto, maintenant le siège d'une station floris- « sante. Ce village était construit sur les deux côtés « d'une crête de rochers s'avançant à un quart de « mille dans la rivière, à angle droit avec la berge. « Ses habitants, vigoureux et entreprenants, étaient « très occupés à faire des houes et des haches pour « leurs voisins, et les plus hardis franchissaient des « centaines de milles à l'Ouest ou à l'Est pour leur « commerce ou leur agrément.

« Au point le plus septentrional de cet immense « arc de cercle que forme le fleuve, dont la berge « opposée était à 20 milles, Grenfell nota les coutumes « et les mœurs des tribus qui les distinguaient de leurs « voisins cannibales. Leurs maisons en pisé étaient « rondes et les toits en écorces. Au lieu de limer leurs « dents, ils perçaient leurs oreilles, en distendant le « lobe qui prenait alors l'apparence d'une corde, et « décoraient leurs corps avec des couleurs blanches « et rouges. Grenfell put penser d'abord qu'il arri- « vait dans une immense cour de ferme, car la « salutation ordinaire ressemblait au cri du coq. Très « amusante était la manière de se coiffer des tribus « de l'Itimbiri, un petit affluent : la chevelure était « divisée en trois toupets » (1).

(1) *Ouv. cit.*

Réception hostile.

« Au cours de cette deuxième exploration de « l'Oubanghi, Grenfell essuya encore une fois une « réception hostile. A un certain endroit, l'attaque fut « menée par au moins cinquante pirogues, peti- « tes ou grandes, d'où les flèches, les javelots et les « pierres étaient lancés contre le bateau. Là, les « efforts pour la conciliation réussirent et on « échangea des lances et des couteaux contre les tré- « sors de clinquant du missionnaire. Ailleurs, l'arrivée « du bateau était le signal d'une fuite générale. Les « villages étaient abandonnés par leurs habitants « qui couraient pêle-mêle dans la forêt, laissant leurs « marmites bouillant sur le feu, leurs maisons « ouvertes avec le contenu en désordre. En plusieurs « endroits on empêchait les enfants de rencontrer les « Blancs de peur que ceux-ci ne leur fissent du mal. « A un endroit, une masse de guerriers en costume « de guerre, couvrait la rive. Comme le « Peace » « s'approchait, ils exécutèrent une danse guerrière, et « avec des hurlements, s'avançaient comme s'ils vou- « laient se jeter à l'eau pour massacrer les occupants. « La présence de Mme Grenfell et de ses enfants sur « le « Peace » eut une influence pacificatrice, car au « Congo, les femmes et les enfants n'étaient jamais « là lorsqu'on méditait une guerre.

« Deux cents milles plus loin, le lit de l'Oubanghi « était parsemé d'immenses rochers de quartz qui « défiaient les talents de navigateur de Grenfell.

« Lorsqu'enfin cet endroit fut franchi, le bateau « reçut une pluie de flèches. Au moyen de lianes dont « ils s'entouraient le corps, les hommes, les femmes « et les enfants grimpaient aux arbres. A la nais- « sance des grosses branches, ils avaient construit des « sortes d'abris d'où ils dirigeaient le tir. Si le bateau « avait tiré quelques coups, en réponse, l'attaque « aurait vite cessé. Mais le silence du bateau fut « interprété par les indigènes comme une marque de « crainte. Le jet des flèches augmenta contre le bas- « tingage. Des appels furent lancés aux villages en « amont qui mirent à l'eau leur flotte de pirogues « pour former un barrage de la rivière. Le « Peace » « était dans une telle position que la marche en « avant était impossible. Le bateau tourna alors, et « à toute vitesse, descendit le courant. Pendant qu'il « s'enfuyait ainsi, il heurta un rocher immergé ; en « trois minutes deux des compartiments étanches « furent ouverts et il commença à couler. La seule « manière de le sauver était de l'amener au rivage « où la nuit fut employée à réparer provisoirement « les gros trous avec des planches, de l'argile et de « l'étoupe. Le jour suivant il continua son voyage ; « l'équipage épuisait l'eau qui continuait à entrer. « C'est ainsi qu'on arriva dans un endroit où l'eau « tranquille et des gens plus aimables permirent « d'échouer le bateau sur un banc de sable pour le « réparer.

« Lorsque le « Peace » retourna dans le bas « Oubanghi, les indigènes furent aussi aimables qu'ils

« avaient été hostiles aux précédents voyages. Ils « savaient alors que l'homme blanc n'est pas un « esprit. Ils vivaient, en effet, dans la crainte des « innombrables esprits qui, pensaient-ils, habitaient « toute la nature autour d'eux et hantaient leurs rêves « de la nuit. Et ils commencèrent à croire que sa pré- « sence pourrait leur procurer des avantages. Aussi « demandèrent-ils à Grenfell de s'établir parmi eux et « de construire. Il fut très tenté par ce projet. Il avait « remarqué plusieurs signes d'une plus grande pureté « de la race qui était aussi d'un meilleur type que les « races de la vallée du Congo.

« Grenfell acheva ce deuxième voyage en « mai 1885. Il écrit, d'après ses expériences : « Dieu « merci, nous sommes de retour sains et saufs. Il aurait « pu en être autrement, car nous avons rencontré des « périls, et pas peu. Mais les vents, qui ont été quelque- « fois terrifiants, et les rochers qui firent trois trous au « bateau pendant que nous fuyions la nuit loin des « cannibales, ne nous ont pas vaincus. Nous avons « été attaqués par les indigènes environ vingt fois. On « nous a lancé des pierres et tiré des flèches et nous « avons été le but de plus de lances que nous ne pour- « rions les compter » (1).

Pendant que Grenfell accomplissait ces voyages si importants, ses collègues travaillaient à l'édification des autres stations et à l'établissement des églises, à

(1) *Ouv. cit.*

San Salvador, Wathen, Musuko, Stanley-Pool, et peu à peu la lumière pénétrait:

« Les conversions réelles espérées se firent un peu « attendre. Huit années avaient passé depuis que « Grenfell et Comber étaient arrivés pour la pre- « mière fois à San Salvador, et on ne voyait encore « aucun signe de la future Eglise du Congo. Mais en « 1886 le petit domestique de Comber, Mantu, répon- « dant aux enseignements patients et à la douce « influence de son maître, se déclara chrétien et fut « baptisé dans un ruisseau à un mille de la ville, en « présence des hommes principaux, de quelques « femmes et des 50 garçons de l'école de station. A « des réunions spéciales, tenues quelque temps après « dans l'église construite avec les pierres des ruines « de l'ancienne cathédrale, non moins de cent hom- « mes et femmes furent inscrits comme adhérents et « beaucoup rejetèrent publiquement leurs fétiches. « Plusieurs femmes du roi devinrent chrétiennes et « persistèrent à assister au culte, malgré l'opposition « de leur maître. Les persécutions et les punitions « n'arrivèrent pas à les effrayer. Elles étaient bien « décidées, dans leur détermination, de suivre la « nouvelle voie. « Cela ne nous fait rien, même s'il « nous tue, disaient-elles. Nous ne craignons pas de « mourir pour Jésus qui est mort pour nous. » Après « une intervention de Comber, le roi renonça à toute « opposition et bientôt il permit à ses femmes d'assis- « ter de nouveau au culte. Quelques-unes se joigni- « rent à l'église.

« Pour Grenfell, isolé à Stanley-Pool et presque « forcément privé d'activité spirituelle à cause de son « travail spécial, ces nouvelles étaient réconfortan- « tes. Il écrivait: « Il semble que le Seigneur ait choisi « pour se révéler, les endroits où on s'y serait le « moins attendu, pour nous encourager à aller de « l'avant. » S'il avait quelquefois douté que les nua- « ges ne se dissipassent, il pouvait maintenant avoir « cette assurance triomphante.... Et il pouvait atten- « dre avec confiance le jour où un pareil réveil se « produirait le long de toutes les rivières qu'il avait « découvertes. C'est dans ces pensées qu'il quitta la « station d'Arthington, ou Stanley-Pool, le 5 jan- « vier 1887, pour aller en repos en Angleterre » (1).

En Europe.

Grenfell fut reçu en Angleterre non seulement par les églises chrétiennes qui saluaient en lui un apôtre, mais aussi par les Sociétés savantes qui honoraient en lui un grand explorateur. Il fut appelé à Bruxelles pour prendre part aux négociations entre la France et la Belgique au sujet de la délimitation des frontières entre le Congo français et le Congo belge. Le roi Léopold eut de nombreuses conversations avec lui sur les affaires congolaises, et lui montra une grande considération. C'est à ce moment que lui arriva la nouvelle de la mort de son ami Comber,

(1) *Ouv. cit.*

son compagnon de travail au Cameroun et au Congo. Le choc fut douloureux pour lui. C'était l'ami de sa jeunesse, des débuts dans l'œuvre missionnaire. C'était le confident des premiers projets d'expansion, et c'est avec lui que s'était fait le premier voyage du « Peace ». Et Grenfell pensa immédiatement aux collègues à l'œuvre au Congo, diminués, découragés peut-être, certainement abattus par le climat. Aussi immédiatement proposa-t-il de repartir et commença-t-il ses préparatifs.

Nouveau départ.

Il partit avec Mrs Grenfell, laissant leurs enfants en Angleterre. En octobre 1887 ils arrivaient à Musuko. Là, il apprit la mort de deux autres missionnaires. Rapidement il gagna Stanley-Pool et s'y installa comme missionnaire de station. Bien que cette station datât déjà de quelques années, le sol était dur.

« Appelé par les missionnaires pour leur faire « connaître la cause du meurtre d'un de ses sujets, « le chef dit : « Vous dites que j'agis mal en « tuant un de mes sujets; alors, pourquoi Dieu les « tue-t-il ? Et vous dites que Dieu est bon. Chaque « fois que Dieu tuera un de mes sujets, moi, j'en « tuerai trois ». Ainsi, au cœur de l'Afrique, fut dressé « devant Grenfell, par un païen, le problème univer- « sel et si ancien du caractère de Dieu et de ses rela- « tions avec ses enfants » (1).

(1) *Ouv. cit.*

A Bolobo.

« Pendant le congé de Grenfell en 1887, les relations entre les autorités de l'Etat du Congo et les gens de Bolobo devinrent mauvaises au point qu'une rupture était à craindre. Les constructions de l'Etat furent brûlées et détruites et un châtiment sévère fut infligé. Le « Peace » arriva au moment où la colère du peuple était très excitée, aussi reçut-il un accueil dont l'hostilité croissait à chaque instant. Bentley qui était à bord, avec sa femme et son petit garçon, se rappela soudain qu'on n'avait encore jamais vu de jeune femme blanche dans ce pays. Il demanda à sa femme de prendre le bébé et de venir sur le pont. Leur apparition fut saluée par une ovation sur le rivage. Les lances et les couteaux disparurent et l'attention des guerriers se concentra sur eux. Comme les esprits commençaient à comprendre que le blanc, sa femme et son enfant ne sont pas des dieux « sous l'apparence humaine », mais des êtres humains comme eux, ils manifestèrent leur joie et firent signe aux passagers du bateau de venir au milieu d'eux. Rien ne pouvait mieux satisfaire ces sauvages, couverts de suie, d'huile et de terre rouge, que de pouponner dans leurs bras un bébé habillé de blanc. Aussi il passa d'un homme à l'autre et d'une femme à l'autre, faisant l'admiration et la joie de chacun. La mère était aussi anxieuse que reconnaissante. L'hostilité fit place à la bonne volonté. Les mission-

« naires étaient désormais sûrs de l'amitié du peu-
« ple. La station de Bolobo fut ainsi fondée sous l'in-
« fluence inconsciente d'un bébé. » (1).

A Lukolela.

« Dans la première moitié de 1888, Grenfell, à bord
« du « Peace » remonta le fleuve jusqu'à Lukoléla
« où il vit avec plaisir que huit acres de forêt avaient
« été débroussés et qu'un magasin en maçonnerie
« avait été construit. Car il n'était guère satisfait
« de voir ses deux collègues habiter une maison en
« roseaux avec trois petites chambres. Les mission-
« naires avaient un peu appris la langue des indigè-
« nes qui, non seulement étaient cordiaux et amicaux
« avec les Blancs, mais commençaient à écouter leur
« enseignement. »

. . . . . .

« La rapacité, la superstition, le manque de lois
« semblaient être sans bornes. La main de chaque
« homme était levée contre son prochain. La posses-
« sion d'une parcelle de pouvoir ou de quelque richesse
« semblait être une raison pour opprimer les autres.
« Des pièges étaient tendus pour prendre un homme,
« souvent de connivence avec sa femme. S'il était
« pris, on lui demandait une très grande rançon, et
« souvent sa seule ressource était de se vendre
« comme esclave. La sorcellerie régnait en maîtresse

(1) *Ouv. cit.*

« dans le pays. Tout homme qui en soupçonnait un « autre de lui vouloir du mal, ou qui, pour une raison « ou une autre voulait se venger de lui, pouvait s'en- « tendre avec le sorcier contre lui. Le sorcier entrait en « action; il appelait les pouvoirs les plus terrifiants et « lançait une accusation publique. L'accusé, se « sachant innocent, ou par bravade, acceptait de se « soumettre au jugement du poison. S'il le vomissait « il était innocent. Mais s'il tombait à terre, comme « c'était généralement le cas, il était encore torturé « dans son agonie par les brutalités de tous.

« Le pays était empoisonné par des luttes conti- « nuelles dont les causes étaient minimes, et qui « duraient souvent plusieurs semaines. Elles étaient « souvent amenées par la découverte de richesses « enterrées, par exemple de l'ivoire, dont la propriété « était disputée par deux ou trois partis, n'ayant « souvent aucun droit. Et parfois la guerre gagnait « des villages qui n'avaient rien à y voir. Bien que « les hostilités ne fussent pas déclarées, il y avait tou- « jours insécurité et crainte. Les esclaves, que ne « concernaient pas les conflits de leurs maîtres, « étaient entraînés dans les guerres et supportaient « le plus de pertes. Les privations des innocents « étaient aiguës, leurs maisons brûlées, leurs planta- « tions détruites, leurs biens pillés, les vieillards en « fuite, les femmes violées. Souvent la cause de la « guerre était oubliée, mais la guerre continuait. « Pourtant la présence des missionnaires apportait « une nouvelle espérance aux femmes et aux enfants

« qui venaient vers eux pour avoir subsistance « et protection. A Bolobo, un jour de l'an des « années 90, eut lieu une bataille pour des débris « valant quelques sous. Une mêlée générale s'ensui- « vit où chacun tailla dans les corps des autres avec « de grands couteaux, après quoi les amis des deux « partis se défièrent et continuèrent la bataille dans « la forêt avec de vieux fusils, jusqu'à ce que leurs « appétits fussent satisfaits. » (1).

A Upoto.

En 1890, cette nouvelle station fut fondée aux environs du point extrême nord du Congo.

« Grenfell fit choisir Upoto comme nouvelle sta- « tion. Ce point se trouve sur la rive nord du fleuve, « à 400 milles de Lukoléla. Il était bien peuplé et la « langue était comprise fort loin. Cette station devait « servir de barrière à la marche en avant des Arabes « musulmans. L'arrivée du « Peace » à Upoto fut « saluée par une grande foule d'hommes et de fem- « mes nus, attirés de leurs sales villages par le bruit « du bateau. Sur le bateau, il y avait cinq hommes « d'Upoto qui avaient été enlevés autrefois comme « esclaves et qui maintenant revenaient libres. Leur « présence contribua à augmenter l'enthousiasme de « la bienvenue aux missionnaires Grenfell et Forfeitt, « et à diminuer l'âpreté du chef pour la vente de l'em-

(1) *Ouv. cit.*

« placement. Cet emplacement fut choisi le long de la « rive sur une longueur de 100 m..... Il fut acheté au « prix de : 800 morceaux de cuivre, 2 pièces d'étoffe, « 3 jarres de confitures, 2 couteaux, 2 fourchettes, « 2 cuillers, 2 miroirs, une tasse de perles en verre, « et une tasse de cauris (coquillages)..... La beauté « physique du peuple impressionna Grenfell. Son « jugement sur son état moral fut moins enthou- « siaste. Le mieux qu'on pouvait en dire était que « ce peuple était moins mauvais que ses voisins. « Quoique non cannibales eux-mêmes, ces gens ven- « daient les corps de leurs morts à leurs voisins can- « nibales. Pendant la visite de Grenfell ils reçurent « deux enfants en paiement d'un corps. » (1).

A Monsembi.

Entre Lukoléla et Upoto, une autre station fut fondée, en 1890 : Monsembi, parmi les sauvages Bangalas.

« Si les gens de Bolobo étaient connus comme « commerçants, ceux d'Upoto comme pêcheurs, ceux « de Monsembi étaient réputés cannibales. Le trafic « des esclaves et la chasse à l'homme étaient leurs « préoccupations habituelles. Ordinairement contents « et amicaux, leur tempérament versatile les ren- « dait souvent agressifs. Des passions non répri- « mées les poussaient à des guerres civiles sous le

(1) *Ouv. cit.*

« plus faible prétexte. Les corps des ennemis tués « étaient mangés, et on voyait souvent des membres « humains transportés à travers les villages. Ces « spectacles hantaient les rêves des missionnaires. « L'agonie des victimes destinées à la marmite était « suivie avec délices par les meurtriers. Et les mis- « sionnaires étaient blâmés parce qu'ils ne voulaient « pas prendre parti dans ces conflits. Les indigènes « ne croyaient pas à leurs déclarations de vouloir « rester amis de tous et de vouloir apporter l'amitié « entre les hommes. Ils étaient étonnés de voir que « les missionnaires ne consentaient pas à faire le « commerce de l'ivoire et des esclaves.

« Les huttes indigènes furent les premières habita- « tions des pionniers de Monsembi. Pourtant en sept « semaines une maison fut construite dans un « endroit débroussé. Bien que construite surtout « en bambous et couverte en feuilles de palmier, « elle leur parut un palais en comparaison de « ces huttes où la pluie pénétrait à torrents et où le « vent hurlait en rafales. Il semblait que les priva- « tions atteignaient leur maximum. » (1).

Saisie du « Peace ».

Cette même année survint un événement considérable, qui jeta Grenfell et ses collègues dans un grand trouble et leur causa un profond chagrin. A Stanley-

(1) *Ouv. cit.*

Pool, le « Peace » était au repos. Survinrent deux officiers de l'Etat du Congo avec 12 soldats. Ils saisirent le « Peace ». Ils avaient besoin du bateau pour transporter des soldats et des munitions dans le Kasaï où la lutte contre les Arabes était engagée. Malgré les protestations des missionnaires, le bateau fut occupé militairement, puis on procéda à son chargement et il partit. La désolation de Grenfell fut grande. Non seulement son cher bateau, qui n'avait servi jusqu'à maintenant qu'à des fins pacifiques, était engagé dans une expédition guerrière, mais encore le drapeau de la Grande-Bretagne avait été amené et remplacé par celui de l'Etat indépendant. Quelles que soient les circonstances, jamais un Anglais ne saurait admettre une telle méconnaissance des « droits britanniques ».

Humilié et profondément blessé, Grenfell partit pour Boma, la capitale de l'Etat indépendant pour intervenir auprès du Gouverneur, faire valoir ses droits et obtenir pleine réparation. Mais, n'obtenant rien et l'injure étant trop grave, Grenfell partit pour l'Angleterre où il arriva en décembre 1890 pour porter l'affaire devant les autorités britanniques.

Retour en Angleterre.

Cette saisie du « Peace » avait soulevé la colère et l'indignation de tous les Britanniques, l'opinion publique était très excitée, malgré les explications de Bruxelles. Immédiatement des négociations s'ouvri-

rent et bientôt il fut reconnu que la saisie de ce bateau était arbitraire, et qu'une injure avait été faite au pavillon britannique. On ordonna que le « Peace » serait restitué, que le pavillon britannique serait hissé et que les honneurs lui seraient rendus en hommage et réparation.

Le « Goodwill ».

Mais la Direction de la Société reconnut qu'un seul bateau, déjà un peu vieux, était insuffisant. Aussi profita-t-on de la présence de Grenfell en Angleterre pour ordonner la construction d'un second bateau plus grand et plus confortable que le « Peace ». Il fut nommé le « Goodwill », la « Bonne volonté ». Grenfell partit en 1891, précédant le « Goodwill ».

III

Derniers voyages
La chasse au caoutchouc - La fin

La Sombre Afrique.

Les dernières années de la vie de Grenfell furent assombries par plusieurs événements l'atteignant dans ses plus chères affections, et par une situation politique et économique au Congo qui ne pouvait que broyer son cœur de missionnaire chrétien. Il avait vu beaucoup de douleurs lorsqu'il était, au Cameroun d'abord, au Congo ensuite, au milieu d'indigènes non encore soumis à des puissances européennes, ou lorsqu'il rencontrait des bandes d'Arabes chasseurs d'esclaves. Il lui était réservé de voir les plus grandes souffrances imposées du fait de l'homme blanc. Voici ce qu'il dit lui-même de la situation des noirs après leur soumission à une puissance européenne.

« Les plus amères expériences de ce temps ont « été imprimées comme par le feu dans mon esprit « et ma mémoire. Je vis le mal fait par le com- « merce de l'alcool à tout le pays, où des bouteil- « les de vin et de rhum étaient la monnaie courante,

« et où il était inutile d'essayer d'acheter de la nour-
« riture au marché si on n'en avait pas. J'ai vu des
« esclaves amenés au comptoir de l'homme blanc et
« vendus contre du vin ou du rhum et d'autres mar-
« chandises payées sur le comptoir. J'ai compté en
« 24 heures, dans le centre du continent, 27 villages
« brûlés et fumants et je me suis vu moi-même en
« face des fusils de soldats en cours d'expédition
« pour un Arabe. J'ai vu les liens cruels dans les-
« quels des populations entières étaient tenues par
« leurs craintes superstitieuses, craintes qui les
« obligeaient, de peur qu'un sorcier ne fut laissé
« vivant, à condamner leur chair et leur sang (leurs
« enfants) et à leur infliger d'horribles cruautés. Je
« suis resté près de fosses ouvertes pour empêcher
« qu'on n'y ensevelit les vivants avec les morts, et j'ai
« vu le plus noir côté de la nature humaine qui se
« puisse imaginer. Je déclare que je sais, mieux que
« personne, ce qu'on entend par « la coutume
« indigène » (1).

Le Caoutchouc.

Au cours de ses voyages sur le Congo, sur l'Oubanghi, et au Sud-Ouest, lorsqu'il fut appelé à délimiter la frontière de la Colonie portugaise, Grenfell s'aperçut que beaucoup de villages, situés sur les rives belges des fleuves et des rivières,

(1) *Ouv. cit.*

émigraient et s'établissaient sur les rives françaises ou portugaises. Puis, une rumeur vague vint jusqu'à lui, transmise par des commerçants, des missionnaires, des indigènes et Grenfell connut peu à peu toutes les horreurs et toutes les infamies de la chasse au caoutchouc, surpassant en cruauté la chasse à l'esclave des Arabes ; car si les Arabes tuaient ou capturaient, l'esclave avait une valeur marchande, mais les chasseurs de caoutchouc *mutilaient* les indigènes.

Les agents de l'Etat du Congo s'aperçurent très vite des immenses richesses que recélait le territoire. La grande forêt était remplie de lianes à caoutchouc. La main-d'œuvre était constituée par la population indigène disséminée partout, habituée à la vie en forêt. La tentation était grande de contraindre cette population au travail. Jusqu'à un certain point cette contrainte était légitime. En effet, l'Etat du Congo apportait aux indigènes la sécurité. Les Arabes vaincus avaient été chassés. La police ne tolérait plus les guerres de village à village, les missions, centres de civilisation, s'établissaient avec leurs écoles et leurs hôpitaux. En échange de ces bienfaits, les indigènes furent invités à payer quelque impôt, non point en argent, encore inconnu, mais en caoutchouc. Malheureusement les agents de l'Etat, commandés par l'Administration supérieure en Belgique, devinrent de plus en plus exigeants. La quantité de caoutchouc exigée augmenta constamment. Lorsque la capacité de travail des indigènes indolents et peu habitués au

labeur, sembla atteinte, des mesures de coercition furent prises, et la terreur fut instituée en système de gouvernement.

Lorsque pour la première fois Grenfell prit connaissance des atrocités commises, il pensa que c'étaient là des faits exceptionnels et isolés, commis par des subalternes sans ordres et de naturel cruel. Timidement il fit quelques remarques aux agents de l'Etat. Mais très vite Grenfell eut la tristesse de comprendre qu'il y avait là une volonté bien arrêtée d'augmenter les revenus de l'Etat, coûte que coûte, que toute humanité était bannie de l'administration qui était complètement dominée par la soif de l'or. Le magnifique mouvement de philanthropie qui avait soulevé le monde civilisé et poussé à la constitution de l'Etat du Congo aboutissait à une basse et sordide ruée des plus bas appétits vers le caoutchouc.

« Sans provocation, l'armée indigène était employée « à des expéditions dans les villages sans défense pour « exiger d'exhorbitantes quantités d'ivoire et de caout- « chouc. Pour les y obliger, les femmes et les enfants « étaient saisis et emmenés comme otages. D'autres « fuyaient devant les ravages des troupes et se réfu- « giaient dans la forêt où, chassés et traqués, beau- « coup tombaient victimes d'animaux sauvages, tan- « dis que d'autres mouraient de faim. En quelques « années de grandes étendues furent dépeuplées et « ruinées.

« Ces malheureux étaient transportés dans les « mêmes forêts pour la récolte incessante du

« caoutchouc qui fournissait à leur maître des divi-
« dendes et des revenus. En 1898 de grandes Socié-
« tés formées en Belgique reçurent des droits sur
« d'énormes territoires, un des plus grands étant
« réservé au Roi. Alors commença une exploitation
« sans merci. Pour éviter les fuites, les indigènes
« étaient obligés, chaque semaine, d'aller à un, deux,
« trois jours, plus loin même, dans la forêt où ils
« devaient ensuite récolter le latex à caoutchouc en
« quantité suffisante. Dans ces expéditions, leur pre-
« mier travail était de construire des abris contre les
« intempéries et les attaques des animaux. Souvent
« ces voyages les entraînaient au loin, vers des tribus
« inconnues où ils étaient en danger. A ces désagré-
« ments s'ajoutaient les craintes traditionnelles qui, de
« jour et de nuit, peuplaient l'espace d'esprits
« méchants dont la seule occupation était de leur
« faire du mal.

« La récolte du latex était lente ou rapide et lorsque
« la quantité requise était suffisante, il fallait la por-
« ter au dépôt de l'Etat ou de la Compagnie. Un mis-
« sionnaire décrit les longues files de gens, chacun
« portant un panier de caoutchouc sous son bras, et
« s'approchant du dépôt en tremblant. Chacun rece-
« vait comme paiement le contenu, en sel, d'une boîte
« de lait conservé et, en plus, quand il s'agissait d'un
« chef, deux yards de calicot. Alors ils retournaient
« à leurs villages, d'où ils étaient, après deux ou trois
« jours, obligés de repartir pour une autre cam-
« pagne. Dans toutes les régions du Congo, plus de

« 300 journées étaient prises par an et par homme « pour la récolte de la marchandise rare.

« Les otages comprenaient des vieillards, hommes « et femmes, aussi bien que des jeunes femmes et des « enfants; ils étaient placés dans des camps de con- « centration, près des stations européennes. Des liens « leur serraient le cou, les attachant les uns aux « autres; ils restaient ainsi, quelquefois huit heures au « soleil brûlant, sous le fouet d'un surveillant qui rele- « vait ainsi leurs forces défaillantes. Lorsque la quan- « tité de caoutchouc manquait ou était insuffisante, des « représailles cruelles étaient appliquées. Des villages « étaient brûlés et des maisons rasées. Les chefs « étaient attachés, les défaillants étaient fusillés sans « pitié. Les corps étaient pendus la tête en bas, pour « servir d'avertissement aux autres, leurs mains « étaient coupées et apportées au commissaire. « Quelquefois c'étaient des mains d'enfants. Pendant « l'absence de leurs maris dans la forêt, les femmes « étaient livrées aux soldats, et les germes de mala- « dies semés dans tout le pays.

« Une autre forme d'exaction fut encore ajoutée à « ce fardeau cruel. L'Etat ordonna que l'approvision- « nement de son armée, comprenant plusieurs mil- « liers de soldats, serait fourni par la population. « Ceci constitua une contribution en huile, poisson, « poules, chèvres et nourriture préparée. Les femmes « durent, du matin au soir, moudre de la farine et « cuire du manioc, et les anciens sentiers étaient par- « courus par des processions de femmes et d'enfants

« portant des charges de manioc, et pendant « qu'eux-mêmes mouraient de faim, les soldats man- « geaient abondamment. Lorsque la nourriture man- « quait il fallait l'acheter là où elle abondait et elle « était payée par quelqu'un qui devenait esclave. « D'autres fois, quand la nourriture manquait, on « était puni de mort.

« Quelques années de ce traitement, sur quoi il a « été beaucoup écrit et pas d'une manière exagérée, « brisèrent l'esprit du peuple, tout en le réduisant à « la pauvreté. La situation des Israélites sous les « Madianites et les Assyriens n'était pas plus malheu- « reuse que celle des Congolais sous les Belges. Le « désir du progrès et même celui de vivre encore « étaient étouffés. L'étendue du pays, autrefois popu- « leux, qui a été dépeuplé par la maladie, la mort et « l'exil volontaire, est étonnante. Le district de « Monsembi contenait 7.000 habitants en 1889. En « 13 ans, ce nombre tomba à 1.000. A Lukolela les « habitants furent réduits en 6 ans de 6.000 à 700. « Bolobo accusa une perte des 2/3 pendant la même « période. Dans un autre district, des 50.000 habi- « tants en 1890, 45.000 avaient disparu en 1903. « D'après M. John-H. Harris dans « Slavery or Sacred « trust », le nombre total des morts dépasse 5 mil- « lions. C'est comme si l'Administration et ses direc- « teurs en Europe avaient fait leurs plans sans s'in- « quiéter de détruire tranquillement un peuple entier « et d'aboutir à une faillite complète » (1).

(1) *Ouv. cit.*

Congo Reform Association.

Quelle honte pour l'Europe civilisée ! Et combien les missionnaires chrétiens durent souffrir d'assister impuissants à ces atrocités ! Ils crièrent à Dieu, et aussi à l'opinion publique. En Angleterre et en Amérique surtout, un grand mouvement se manifesta qui aboutit à la *Congo Reform Association,* dont le but était d'obtenir des réformes radicales dans l'administration de l'Etat du Congo.

Les Missions Catholiques.

Les missions catholiques instituées au Congo ne prirent pas dans cette affaire la même attitude que les diverses Sociétés de mission protestantes. Sans nier les atrocités de la chasse au caoutchouc, les missionnaires catholiques, très prudents, laissaient entendre que les protestants exagéraient (1), ils faisaient ressortir la légitimité du travail forcé, et insinuaient que les criailleries des missionnaires protestants avaient un but politique : l'Angleterre s'apercevant seulement maintenant des immenses richesses du Congo, qu'elle avait laissé échapper, et désirant remettre en question les accords internationaux pour essayer de se faire confier ce bassin du Congo si mal administré par le Roi des Belges.

(1) Quelques voix catholiques isolées firent cependant entendre une protestation, surtout lorsque l'opinion publique universelle fut soulevée.

En France, l'opinion générale ne fut guère émue par les récits des atrocités, et les missionnaires anglais une fois de plus, furent jugés de bons et rusés agents politiques de leur patrie. Les milieux protestants de France, qui savaient à quoi s'en tenir sur les interventions loyales des missionnaires protestants, furent émus et avec eux quelques hommes politiques clairvoyants ; même des Belges de valeur, ouvrirent les yeux et, dans la grande presse, dirent de dures vérités à leurs compatriotes.

Commission d'enquête.

L'opinion publique universelle exigeait des mesures. Le roi Léopold nomma une *Commission d'enquête* qui partit pour parcourir le Congo et se rendre compte sur place de la situation, interroger des témoins, constater des faits. Le rapport de cette Commission, longtemps attendu par les amis des noirs, parut enfin en 1905.

« Malgré l'habileté des rédacteurs, ce document « apporta cependant quelques désagréments aux doux « critiques de l'Etat, et il devint évident que ce docu- « ment était le fait d'aveugles. L'ancien ordre des « choses se continua encore plusieurs années après « la mort de Grenfell. Il ne prit fin que lorsque le « contrôle du Parlement belge fut substitué à l'auto- « rité personnelle du roi, ce que Grenfell avait « déclaré être nécessaire » (1).

(1) *Loc. cit.*

Derniers travaux.

Grenfell repartit pour le Congo en 1891. Immédiatement, il se remit à la marche en avant. Son premier voyage fut pour l'Aruwimi et il ne s'arrêta qu'à la limite de la navigation fluviale ; il choisit le site de la station de Yalemba sur le Congo.

En pirogues, il remonta encore la rivière Aruwimi et arriva à la limite du champ de Mission de la *Church Missionary Society* en Ouganda. Il aurait voulu atteindre le Nil, mais de mauvaises nouvelles lui parvenaient de Monsembi et d'Upoto et il dut revenir en arrière

Le Loualaba.

Les cataractes du Congo n'arrêtèrent pas Grenfell. En amont de Yakusu, ces rapides infranchissables aux bateaux, sont difficilement navigables par pirogues. Grenfell n'hésita pas et partit sur ces frêles embarcations à travers les roches. Six jours de voyage fort périlleux et pénible l'amenèrent enfin sur le Loualaba, nom que le Congo prend en amont de ces rapides, et Grenfell put parcourir 300 milles en eau tranquille. Ainsi il arriva à Nyangoué, ville bien connue de Livingstone. A cette occasion, Grenfell se rappela toutes les souffrance morales de ce grand missionnaire et son ardent désir de voir enfin l'Eglise chrétienne s'emparer, pour leur donner la vie, de ces misérables peuples païens de l'Afrique centrale. Et voici que

Grenfell est là, avec sa troupe de missionnaires, que des stations se construisent, que l'Evangile se répand, que des âmes s'ouvrent à son influence. La prière de l'homme solitaire, mourant dans la hutte, est exaucée. Oui, « toutes choses sont possibles à celui qui croit ! » Ce jour-là, Grenfell comprit que lui-même avançait vers le soir de la vie. Fatigué, il retourna à Upoto où il passa quelques semaines avec son cher bateau le « Peace ». Puis il redescendit le fleuve.

Derniers voyages.

Quelques voyages furent encore entrepris pour explorer le Kwango, le Kawaï. D'autres voyages ramenèrent le vieux missionnaire dans le Haut Congo, au cours desquels des épisodes touchants venaient encourager son cœur.

« A Yakusu, les progrès dépassèrent ceux des autres « stations. Partout le désir de lecture augmentait. Des « enfants pagayaient dans leurs légères pirogues sur « des centaines de milles, bravant la terreur des cro- « codiles et la peur de la distance, pour se procurer « le petit abécédaire où ils apprendraient leurs let- « tres ce qui leur donnerait accès à la science des « livres de l'homme blanc. Les stocks de livres furent « augmentés, mais la demande augmenta aussi. Les « enfants qui ne pouvaient se procurer de livres « empruntaient ceux des autres et on les enseignait en « traçant des lettres sur la table. Vers la fin de 1904 « l'influence de Yakusu s'étaient tellement étendue

« que Grenfell et Stapleton passèrent trois semaines « en tournée de visites aux annexes sur le fleuve. Cette « tournée comprenait aussi le Lomami où vingt années « auparavant l'apparition du « Peace » avait été saluée « par des flèches empoisonnées. La population était « maintenant moins nombreuse. La chasse à l'esclave « s'était montrée trop prospère. Ce que Grenfell vit là « et sur le grand fleuve, était en complet contraste « avec ce qu'il avait trouvé autrefois. Là où il avait vu « des villages fumants et des fugitifs effrayés, il vit « des habitations de chrétiens et des élèves studieux. « Dans plusieurs villages, la maison d'école était plus « grande que les plus grands bâtiments. Un livre de « lecture était souvent partagé entre cinq enfants, « tant était grand leur désir d'apprendre. Des dépu- « tations d'indigènes assaillaient Grenfell à chaque « tournant du fleuve de demandes d'instituteurs, « et à certains endroits il vit l'école déjà construite, « dans la confiance que le maître viendrait...

« Un matin de 1905, le « Peace » était à l'ancre « dans un petit golfe, de crainte de la tornade. Sou- « dain la tranquillité fut rompue par les accents d'un « cantique, flottant sur les eaux. C'était la saison de la « pêche locale, et la flotille comptait un grand nom- « bre de pirogues montées par des garçons de la Mis- « sion ayant apporté leurs livres. Reconnaissant le « Peace », ils l'avaient salué par le chant qu'ils « enseignaient à leurs camarades. Grenfell dit que « son cœur fut ému par cet incident. C'était, en effet, « merveilleux, car c'était l'endroit précis où il tré-

« buchait sur les restes brûlés d'un village lors de la « chasse aux esclaves des Arabes, en 1884 » (1).

La fin.

Grenfell fut un pionnier jusqu'au bout. A la fin de 1906 il partit de Yakusu seul sur le « Peace » pour Yalemba. Il avait reçu la nouvelle qu'un garçon de la Mission, dans une guerre entre tribus, avait été tué. La station de Yalemba était à ce moment inoccupée. Grenfell arriva aussi vite qu'il pût, régla la palabre en payant le prix du cadavre du jeune enfant, environ 30 shillings, et la paix fut faite.

Mais Grenfell ne se sentait pas bien. Il resta au lit, espérant une amélioration. La fièvre le tenait. Séparé de ses proches selon la chair, il était soigné par ses proches selon la foi. Les garçons qui l'accompagnaient le servaient et l'aidaient avec amour. Les jours passaient; on arriva au mois de juin, et ses pauvres gardes-malades, comprenant qu'il fallait agir vite, écrivirent cette lettre à Yakusu:

Chers Messieurs Millman, Kempton et Smith,

« Nous sommes très tristes parce que notre maître « est très malade, et maintenant nous vous deman- « dons que l'un de vous vienne soigner M. Grenfell, « s'il vous plaît, car nous pensons qu'il est près de « mourir et nous ne savons que faire. »

(1) *Ouv. cit.*

« Le malade, de son côté, comprit que son heure « était venue. La fièvre, avec de graves symptômes, « s'ajouta à la grippe. En vue d'une légère amélioration, Grenfell fut transporté à Basoko, le bateau et « le capitaine faisant leur dernier voyage ensemble. « A ce moment le capitaine était sur son lit de mort; « la direction passa à ses subordonnés qui remplirent « leur tâche avec un orgueil douloureux. Comme le « soleil du soir baissait derrière eux et que les douces « ombres de la nuit tombaient tout autour, Grenfell « ordonna à ses hommes de ne pas arriver à Basoko « avant le matin, pour ne pas déranger le docteur. Mais « le bruit du bateau avait été entendu et le docteur « vint à bord. Sans délai, aidé par la volonté de fer « du malade, il commença une lutte pour la vie qui « était encore en lui. »

. . . . . .

« Les moments de lucidité étaient passés surtout en « prières pour l'œuvre à laquelle le brave pionnier « avait donné sa vie. Il regardait en questionnant ses « aides africains et lorsque, à de rares intervalles, ses « lèvres remuaient, c'était pour exprimer les pensées « de son cœur: « Croyez-vous que je reverrai Mamma « (Mme Grenfell) ? » On fit la réponse évasive : « Nous ne savons pas ; oui, si Dieu le veut. »

« Ses dernirs mots furent ceux d'un homme en « communion avec Dieu. Un soupir partit du lit du « malade et traversa la chambre : « Mon Jésus ! Mon « Dieu. » Et lorsque le docteur vint le voir il fut reçu

« par un sourire..... Puis il fut inconscient et à la pre-
« mière heure du dimanche 1er juillet 1906, le voya-
« geur traversa la dernière vague et vit son Pilote
« face à face.

« Si je meurs à Basoko, vous prendrez mon corps
« et vous l'ensevelirez à Yalemba », avait-il dit à ses
« aides, quand il était malade, mais ses ordres à ses
« amis africains ne furent pas obéis. Il fallut l'enseve-
« lir rapidement. Le docteur décida qu'il devait être
« enseveli à Basoko « comme les grands hommes
« sont ensevelis ». Aussi, à l'aide d'une pauvre lampe,
« les travailleurs commencèrent la nuit du dimanche
« à creuser la tombe, tandis que d'autres préparaient
« la bière. Quand tout fut prêt, il y eut un court ser-
« vice à la maison. Le cercueil fut conduit au cime-
« tière de l'Etat, escorté par des soldats et leur fan-
« fare, porté sur les épaules des gardes africains,
« suivi par les administrateurs, les missionnaires et
« un prêtre catholique. Le service funèbre fut lu
« par M. Millman, les soldats tirèrent une salve et
« les mains noires, saisissant la terre, donnèrent un
« dernier signe d'amour à l'homme qui, réellement,
« les avait sauvés. Ainsi, près du cœur de ce conti-
« nent pour lequel il avait donné sa vie, à l'embou-
« chure de la rivière qui était le but de ses derniers
« efforts, le corps de Grenfell fut confié à la
« terre » (1).

(1) *Ouv. cit.*

Stations missionnaires actuellement existantes dépendant de la Société des Missions Baptistes au Congo

1879. San Salvador.
1882. Kinshassa (ou Arthington sur le Stanley-Pool).
1884. Wathen.
1884. Lukoléla.
1888. Bolobo.
1891. Upoto.
1896. Yakusu.
1898. Matadi.
1899. Kibokolo.
1905. Yalemba.
1908. Kimpese.
1911. Thysville.
1911. Wayika.
1920. Kibentele.

Cette Mission du Congo compte 14 stations, 103 missionnaires, hommes et femmes, 517 pasteurs et évangélistes indigènes, 10.500 membres d'église, 10.000 catéchumènes, près de 25.000 écoliers.

Table des Matières

Pages

ENFANCE. LE CAMEROUN. LE CONGO (1849-1883) :

La famille 5
Birmingham 5
Vocation 6
Au collège de Bristol 7
Au Cameroun 8
Premiers travaux 9
L'intérieur 10
Exploration 11
Retour en Angleterre. Mariage 11
Mort de Mme Grenfelt 12
Nouvel appel 12
Le voyage de Stanley 13
Le royaume de Congo 14
Le Congo 15
San Salvador 16
Le chemin de Pool fermé 18
Nouveau séjour au Cameroun 18
Nouvelle voie 19
Retour en Angleterre. Le « Peace » 20

EXPLORATIONS ET ÉTABLISSEMENTS SUR LE CONGO (1884-1890) :

Livingstone, Stanley, les Arabes 22
L'Association internationale. L'état du Congo. 25
Grenfell, explorateur missionnaire 26
Le Kwa et le Kwango 26

Les Bobangis. Bolobo 27
Lukolela. L'Oubanghi 29
Les Bangalas 30
Fin du voyage. Le retour 31
Voyages ultérieurs 32
Réception hostile 37
En Europe 41
Nouveau départ 42
A Bolobo 43
A Lukolela 44
A Upoto 46
A Monsembi 47
Saisie du « Peace » 48
Retour en Angleterre 49
Le « Goodwill » 50

DERNIERS VOYAGES. LA CHASSE AU CAOUTCHOUC. LA FIN :

La sombre Afrique 51
Le caoutchouc 52
Congo reform Association 58
Les missions catholiques 58
Commission d'enquête 59
Derniers travaux 60
Le Loualaba 60
Derniers voyages 61
La fin 63

CAHORS, IMP. COUESLANT *(personnel intéressé)*. — 35.684

LES CAHIERS MISSIONNAIRES

Nos 1, 3, 4, épuisés.

2. **Le rôle civilisateur des Missions,** par C. Chollet, professeur au lycée de Tournon. Prix : 1 fr. ; franco 1 25

5. **Comment l'Evangile agit au Zambèze,** par J. Bouchet, missionnaire au Zambèze. Prix : 2 fr. 50 ; franco..... 3 »

6. **Les précurseurs de l'idée missionnaire en France aux XVIe et XVIIe siècles.** Prix : 2 fr. 50 ; franco..... 3 »

7. **Au pays Tsimihety,** feuilles de route d'un Missionnaire à Madagascar, par H. Rusillon. Prix : 2 fr. 50 ; franco... 3 »

8. **Les Disciples du Seigneur :** Un mouvement d'évangélisation indigène à Madagascar, par E. Escande. Prix : 3 fr. ; franco..... 3 50

9. **L'action missionnaire du protestantisme français,** par D. Couve. Prix : 1 fr. 50 ; franco..... 2 »

10. **Alexandre Mackay,** missionnaire en Ouganda (1849-1890), par F. Faure. Prix : 3 fr. ; franco..... 3 50

11. **George Grenfell,** missionnaire au Congo (1849-1906), par F. Faure. Prix : 3 fr. ; franco..... 3 50

En vente :

A LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, Boulevard Arago, 102

Paris (14e)